

De la « Terre Promise » à la Terre conquise

Ce cours fait un peu fonction de bilan pour l'année. Il permettra de revenir sur certaines notions déjà abordées et de faire un prolongement jusqu'à la situation contemporaine de la terre « sainte », comme on l'entend généralement, y compris dans la bouche d'auteurs totalement athées.

Mais avec le temps, elle est devenue une notion géographique quand bien même, et nous allons le voir, il est bien difficile d'en tracer les frontières.

Mais comme beaucoup d'autres, l'expression a été laïcisée et il est plus facile, pour se faire comprendre, de parler de Saint Augustin ou de Saint Jérôme, plutôt que d'Augustin d'Hippone ou de Jérôme de Stridon... même si l'on n'est pas catholique ou orthodoxe.

1. Les sources bibliques

Des tréfonds de la Bible aux pointes acérées de l'époque contemporaine, l'histoire d'Israël est marquée par des rapports pour le moins complexes avec le lieu destiné à la résidence du peuple « élu ». Une étude exhaustive de cette histoire est naturellement impossible – il y faudrait une encyclopédie – mais nous pouvons peut-être dégager certaines pierres d'un édifice construit par des générations d'hommes.

Il nous faut donc d'abord nous pencher sur l'enchaînement des événements tels que la Bible hébraïque nous les présente. Nous le savons aujourd'hui, il s'agit d'une structure littéraire dans laquelle le fait réel est complètement digéré dans la matrice du mythe. Aujourd'hui, cette histoire légendaire du peuple d'Israël telle qu'elle apparaît dans l'Ancien Testament est largement mise en pièces par les historiens comme par la plupart des théologiens.

Rappelons que le récit biblique s'est construit à partir d'un vaste écheveau de traditions fort diverses. Celui-ci a d'abord commencé à être démêlé, au plus tôt, à Jérusalem sous le règne d'Ézéchias (727-698 av. J.-C.), puis sous celui de son arrière-petit-fils Josias (639-609), avant d'être vraiment assemblé durant l'Exil à Babylone (587-538) puis achevé aux époques perse (538-331) et hellénistique (331-63). Toutes ces traditions avaient auparavant été véhiculées de génération en génération sous une forme orale au sein des familles, des clans et des tribus qui constituent le maillage ethnique du peuple de la Bible. Mais qui sont fort divers.

La tâche des compilateurs fut donc de les assembler en une trame cohérente, unifiant des groupes humains qui ne l'étaient pas forcément au départ. Passant ainsi ces différents récits dans une forme d'entonnoir, qui condensa en une légende nationale unique des traditions qui étaient plurielles.

Cependant, tout comme les promesses des hommes politiques, une histoire mythologique n'engage que ceux qui y croient. Et les Israélites du premier millénaire avant notre ère y croyaient dur comme fer ! Mais si cette croyance n'a été battue en brèche qu'à l'aube du XX^{ème} siècle, elle reste très vivace, sous une forme ou sous une autre, dans l'imaginaire collectif de bon nombre de nos contemporains.

Il importe donc de regarder avec infiniment d'attention les principaux ressauts de cette légende nationale, tels qu'ils furent lus par la centaine de générations qui nous sépare de sa source.

1.1. L'homme consubstantiel de la terre

On remarque que, dès l'origine, le rapport de l'homme au lieu où il se trouve est chargé de sens. Nous pensons ici naturellement d'abord au jardin d'Éden, où l'a installé la divinité très peu de temps après sa création. Une forme de paradis terrestre dont il ne jouira que d'une manière très éphémère, avant d'en être définitivement expulsé. En effet, la faute commise, l'ingestion du fruit de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, l'a rendu indigne d'y résider.

Cette expulsion le condamne à se mettre en quête d'un lieu susceptible de l'accepter. Ou plutôt, d'un lieu où il sera autorisé à séjourner par décret divin.

Mais quel est cet « homme » qui doit ainsi se trouver un lieu ?

Le terme biblique généralement rencontré pour désigner l'homme est אִישׁ *'ish* ; la femme est אִשָּׁה *'ishshâh*, le second portant clairement la marque du féminin qui, en hébreu, se traduit par l'adjonction du suffixe *-âh* à la fin du mot.

Or ici, le mot hébreu qui désigne la créature est אָדָם *'âdâm*, que l'on traduit aussi par "homme" et d'où est tiré le patronyme d'Adam. Jusque-là, rien de bien nouveau, sauf que, dans le texte de création de la *Genèse*, ce mot est toujours précédé de l'article הַ *ha* "le", sous la forme אָדָם הַ *ha 'âdâm* signifiant littéralement "l'homme". Il n'est jamais désigné comme un nom propre.

À quoi peut nous mener un tel détail, d'apparence anodine ?

Selon la syntaxe hébraïque énoncée plus haut, si *'âdâm* signifie "homme", le mot אִדָּמָה *'adâmâh* devrait normalement se traduire par "femme" puisqu'il porte la désinence du féminin. Or, ce dernier terme a le sens de... "terre" et n'apparaît jamais pour désigner la femme.

Ainsi, l'équivalent féminin de l'homme comme première créature n'est pas la femme, c'est la terre. D'ailleurs, la femme sera créée plus tard... mais pas à partir de la terre, comme le fut l'homme.

La nature de ce lien entre "homme" et "terre" est double.

Il est d'abord structurel, en référence au mythe de l'homme tiré de la terre et modelé par YHWH, qui y ajoute son souffle pour l'animer. De là naquit d'ailleurs le mythe du *golem*, dans la mystique juive, qui qualifie l'homme avant l'insufflation divine¹ et qui a donné lieu à une abondante production littéraire². Il s'agit là d'une construction religieuse postérieure à la Bible, c'est-à-dire talmudique qui, plus tard, donnera naissance au mythe d'une créature portant ce nom : dans la Prague de la seconde moitié du XVI^{ème} siècle, le *golem* sera identifié à une idole créée à partir de l'argile pour servir son maître et défendre les Juifs contre les persécutions dont ils sont victimes : Il suffisait d'écrire sur le front de la créature, en hébreu, le mot אֱמֶת *'émèt* "vérité" pour qu'il prenne vie. Pour le rendre inerte, il n'y avait qu'à effacer la première lettre, le *tav*, pour faire apparaître le mot מֵת *mét* "mort".

Dans le texte biblique, le mot גֹּלֵם *golem* n'apparaît qu'une seule fois : son sens est discuté, mais désigne une ébauche, un embryon :

Tes yeux m'ont vu quand je n'étais qu'un embryon et, sur ton livre, tous les jours sont écrits.

(Psaume CXXXIX, 16)

Le premier homme apparaît donc comme l'étrange union du souffle aérien et de la glèbe terrestre... qui joue là un rôle parfaitement féminin.

1. *Talmud de Babylone*, Sanhédrin 65b.

2. Mentionnons par exemple Gustave MEYRINK, *Der Golem*, Kurt Wolf, Leipzig, 1915 ou, plus récemment, Marek HALTER, *Le kabbaliste de Prague*, Robert Laffond, Paris, 2010.

Ce point commun résonne aussi dans l'étymologie : les deux termes dérivent du même verbe 'adam qui signifie "être rouge", couleur qui, en hébreu, possède un vaste prisme englobant toutes les nuances, du rose jusqu'au brun. Ainsi, c'est par la couleur de leur peau – le brun – que l'homme et la terre sont d'abord désignés.

L'homme, ce « peau-rouge » initial, apparaît alors comme une émanation de la Terre. Mais le lieu qui lui est assigné, le jardin d'Éden, lui sera immédiatement retiré à cause de sa faute :

À l'homme, il dit : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre auquel je t'avais interdit de goûter, maudit soit le sol à cause de toi ! C'est dans la souffrance que tu t'en nourriras, tous les jours de ta vie. »

(Genèse III, 17)

Ainsi, la recherche d'une terre, d'un lieu où habiter, constituera donc l'épine dorsale du mythe fondateur d'Israël. Toute la terre est maudite en raison de la faute commise par le premier couple. La tâche de ses successeurs sera donc de lever cette malédiction et de trouver enfin le lieu salvateur. Un lieu où la faute aura été lavée et sur laquelle la souveraineté de l'homme pourra enfin s'exercer... toujours sous le regard de la divinité bien sûr.

1.2. Une terre nationale double : Israël et Juda

Effectuons maintenant un vaste saut temporel.

Un saut virtuel dans le temps de plus de trois millénaires puisque, si l'on en croit le calendrier juif traditionnel, le monde fut créé par YHWH le 1^{er} *tishri* de l'an 1, qui correspond au 6 septembre 3741 avant notre ère. Venons d'abord à ce VI^{ème} siècle avant notre ère, le siècle de l'Exil à Babylone.

C'est donc là que commence vraiment à s'écrire l'histoire nationale du peuple juif ; « juif » puisqu'on a convenu de l'appeler ainsi. Précisons en effet que le mot hébreu 'יהודי' *yehôûdî* qui le désigne est traduit en français par "judéen" tant que dure le royaume de Juda (931-587) et par "juif" à partir de l'Exil à Babylone. Mais c'est pure convention :

- la première traduction exprime une forme de nationalité par rapport à un territoire précis, le royaume de Juda ;
- la seconde désigne plus généralement un ensemble de coreligionnaires, indépendamment de leur lieu de résidence.

Ce trouble sémantique ne va pas sans ambiguïté aujourd'hui encore, où le même substantif possède deux acceptions différentes, ethnique et religieuse¹. Où "peuple" et "religion" semblent confondus... Une confusion sur laquelle les nazis se ruèrent.

C'est donc dans ce contexte de la déportation que se pensa l'histoire générale du peuple et que se constitua ce cordon ombilical qui allait relier les Exilés au pays de Judée, par le biais du concept de « Terre Promise ». En effet, c'est à cette époque que s'opéra, au sein des Exilés, la grande révolution religieuse qui instaura le premier monothéisme de l'histoire, niant tous les autres dieux pour n'en garder qu'un seul. Ainsi apparût cette trilogie qui va marquer une empreinte indélébile sur l'histoire du monde : un dieu, un peuple, une terre.

Penchons-nous maintenant sur la trame historique de ce trinôme, telle qu'elle a pu se tisser dans l'esprit des rédacteurs de cette époque. Et c'est par le mythe, par une histoire héroïsée que ce triple lien va se constituer.

L'expulsion d'Éden oblige donc le « peuple » à rechercher un lieu où s'installer. Dans l'historiographie biblique, les Hébreux sont d'abord nomades. Nous sommes alors dans la saga des patriarches : Les dix patriarches antédiluviens descendant d'Adam d'abord, aux espérances de vie fabuleuses (le record étant détenu par Mathusalem avec 969 ans), qui occupent une terre

1. Sur cette question, voir Daniel FAIVRE, « De la complexité d'enseigner une histoire biblique laïque », dans *Cahiers d'Histoire* n° 145, Paris, Janvier-février-mars 2020, pp. 23-26.

qui sera noyée par le déluge. Puis les successeurs de Noé, dont la longévité se réduit de génération en génération, pour arriver au dixième, Abraham, qui ne vécut pas plus de 175 ans (mais pas moins).

La véritable histoire commence d'ailleurs avec lui (« véritable » mais toujours mythologique). Le patriarche quitte Ur, en basse Mésopotamie, pour s'installer sur la terre offerte par YHWH en échange de sa fidélité. Mais une terre qui n'était pas inhabitée :

*Le Cananéen était alors dans le pays. YHWH apparût à Abram et lui dit :
« À ta race, je donnerai ce pays ! »*
(Genèse XII, 7)

Cependant le cycle d'Abraham porte en lui la marque des rédacteurs bibliques exilés en Mésopotamie. C'est en effet à Ur, où il était censé résider, que le patriarche reçoit l'ordre de YHWH de quitter la basse-vallée de l'Euphrate pour gagner « le pays que je te montrerai »¹. De Ur à Babylone où les Exilés étaient déportés, il n'y a qu'un pas et cette partie du mythe abrahamique est sans doute destiné à enraciner le désir de retour chez les Juifs déportés par les Babyloniens.

Puis la promesse se transmettra à Isaac, puis à Jacob. Mais ils seront incapables de conserver ce lieu et une famine les chassera en Égypte.

Il se focalisera ensuite sur le personnage de Moïse et sur l'Exode, une fuite d'Égypte qu'aucun document extrabiblique ne vient étayer mais qui reste profondément ancrée dans l'histoire mythique d'Israël.

Nous arrivons alors au second moment fondateur du mythe de la « Terre Promise » avec l'épisode de l'Exode, sous la conduite de Moïse. Un épisode n'a pas laissé la moindre trace sur les territoires traversés, ni dans l'histoire des personnages concernés ; un épisode qui pose davantage de questions aux historiens qu'il n'en résout. Mais il a laissé une trace profonde dans la mémoire des hommes en ce qu'il sacralise la terre d'Israël, au sens où elle est à nouveau donnée par YHWH, non plus à un homme seul mais à la nation entière. Cependant, tout comme l'époque dite « des patriarches » n'est pas repérable dans le temps, l'Exode de Moïse échappe à toute chronologie sérieuse. Même la datation la plus courante, vers 1250 avant notre ère, ne s'appuie sur rien de véritablement convaincant.

Moïse monta des steppes de Moab jusqu'au mont Nébo, au sommet du Pisgah qui se trouve en face de Jéricho et YHWH lui fit voir tout le pays [...] :
« Voici le pays que j'ai promis à Abraham, Isaac et Jacob en disant : "À ta race, je le donnerai." »

(Deutéronome XXXIV, 1-4)

L'histoire sainte se prolonge ensuite dans les livres de *Josué* et des *Juges*, qui racontent la conquête de Canaan par les armes, des armes guidées par l'Arche d'Alliance, un objet, dont l'archéologie n'a retrouvé aucune trace et qui fonctionnera à la manière du *Palladion* grec, effigie de la déesse Athéna que l'on plaçait à la tête des armées.

Cet enchaînement de l'Exode et de la conquête est essentiel au regard des déportés. Il met en scène la situation d'un peuple réduit d'abord en esclavage par les Égyptiens, une situation sans doute nettement plus dure que celle qu'on connut les déportés à Babylone. On sait en effet qu'un grand nombre d'entre eux préférèrent rester en Mésopotamie, plutôt que retourner en Palestine, constituant ainsi l'une des plus grandes communautés juives de diaspora².

L'Exode constitue une forme d'allégorie rétroactive de l'Exil en modélisant la figure d'un peuple privé du sol pourtant promis par sa divinité, qui l'enchaîne en terre étrangère pour

1. Genèse XII, 1.

2. Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*, vol. II, L'Harmattan, Paris, 2021, pp. 114-117.

lui faire payer ses fautes au prix fort. Deux situations parallèles pour un peuple spolié de sa terre : l'une ressentie par les narrateurs, c'est l'arrachement de leur lieu saint, Jérusalem ; l'autre mythifiée et dramatisée par l'esclavage et la brutalité des maîtres égyptiens.

Ces thématiques mettent l'accent sur la fidélité du peuple à son dieu. Si l'on en croit le livre des *Rois*, le peuple comme ses dirigeants sont les seuls artisans de leur propre perte, en ne suivant pas les commandements de YHWH mais en se « prostituant » derrière les dieux cananéens. Parallèlement, l'Exode avec Moïse est jonché lui aussi de ces actes de révolte du peuple contre la divinité qui l'oblige à errer indéfiniment dans le désert. La durée de cette pérégrination en des lieux qui ne sont pas faits pour accueillir les hommes durera quarante ans, soit le chiffre qui exprimait, dans l'ancienne conception judéenne des nombres, l'idée d'un accomplissement.

Et après Moïse, c'est un peuple pardonné, un peuple qui a expié ses fautes et qui accède enfin à la « Terre Promise » sous la conduite de Josué. L'identification avec la situation de l'Exil à Babylone est alors évidente : le séjour en Mésopotamie servira à punir le peuple et à organiser son repentir, en vue du pardon divin et de son retour dans la terre « sacrée ».

Ainsi, la sacralisation de la « Terre Promise » est-elle le produit d'un double échange : une obéissance absolue du peuple aux commandements divins d'un côté ; de l'autre, la protection et la jouissance infinie d'un pays « ruisselant de lait et de miel », si le contrat est respecté. D'une certaine manière, l'attribution de la « Terre Promise » constitue théologiquement une forme d'asservissement du peuple à son dieu.

Dans la suite de cette histoire idéalisée, les Hébreux vont alors se sédentariser sur cette terre, conquise au détriment des Cananéens.

Mais probablement pour assurer la légitimité de la possession de ces deux royaumes, on a imaginé de façon rétroactive un premier état de la Terre Promise sous la forme d'un royaume unifié, conquis d'abord par David, puis organisé par Salomon.

Le royaume idéalisé sera scindé en deux États distincts à partir de 931 : Israël au Nord (capitale Samarie), Juda au Sud (capitale Jérusalem).

Cette idéalisation de la terre donnée par YHWH à son peuple trouvera donc rétroactivement sa concrétisation avec le royaume unifié de David, puis de Salomon, qui apparaît, dans le livre de *Samuel*, comme la grande puissance politique et militaire de son époque. Mais les études combinées de l'exégèse historique et de l'archéologie ont montré que ce royaume unifié, lui aussi, est un mythe, peut-être conçu déjà à l'époque du roi Josias (639-609), pour symboliser une forme d'âge d'or révolu¹. La durée conjointe des règnes de David et Salomon est d'ailleurs la même, quarante années pour chacun : elle équivaut symboliquement au double du chemin suivi par les Hébreux dans le désert du Sinaï, pour retrouver cette « Terre Promise ». C'est le double accomplissement de la promesse.

1.3. Un « peuple élu » introuvable

Le retour en Judée, après l'édit de Cyrus (c. 539) qui met fin à l'Exil, déclenche alors un fort raidissement quant à l'identification du peuple à la terre retrouvée. En effet, celle-ci n'est pas, selon le mot du prêtre écossais Alexander Keith, « une terre sans peuple pour un peuple sans terre »², formule qui sera abondamment reprise par le mouvement sioniste à ses débuts. Y résident ceux que les auteurs bibliques nomment pudiquement les « peuples du pays » pour bien les différencier de la « race sainte », incarnée par les anciens Exilés³. Ils peuvent d'ailleurs user à leur égard de qualificatifs nettement plus péjoratifs, comme celui de "bâtar", en hébreu מַמְזֵר *mamzer*, que l'on rencontre en particulier sous le calame du prophète Zacharie⁴.

1. *Ibidem*, pp. 81-85.

2. Alexander KEITH, *The Land of Israel According to the Covenant with Abraham, with Isaac, and with Jacob*, William Whyte and Co., Edinburgh 1843, p. 43.

3. *Esdras* IX, 2 ; *Néhémie* IX, 24...

4. *Zacharie* IX, 6.

Et lorsque les « enfants de la captivité » décident de reconstruire le Temple de Jérusalem, ils refusent l'aide que proposent ceux qui sont restés et qui sont désignés comme les « ennemis de Juda et de Benjamin ».

À leur offre plutôt généreuse, ils reçoivent cette réponse cinglante :

« Ce n'est pas à vous et nous de bâtir une maison pour notre dieu ! C'est nous et nous seuls qui bâtirons pour YHWH, le dieu d'Israël. »

(Esdras IV, 3)

Quand on compare ces propos avec la situation actuelle entre les autorités israéliennes et le peuple palestinien, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase désabusée de l'*Ecclésiaste* : « rien de nouveau sous le soleil... »¹.

Mais avant de dérouler davantage le fil de l'histoire de ce « Lieu saint », il semble important de sortir du mythe pour recourir aux lueurs de l'histoire et de l'archéologie. Afin aussi, peut-être, de désamorcer les tensions qui se jouent encore aujourd'hui sur cette question.

La Guerre des Six-jours, en 1967, a eu indirectement et pour les historiens au moins, une retombée positive : elle a ouvert la montagne centrale de Palestine aux investigations archéologiques. La recherche a permis de mettre clairement en évidence que le « peuple de la Bible » n'était nullement exogène, comme le signifiait la Bible, mais qu'il était composé primitivement de tribus assez frugales vivant sur les hautes terres, mi-nomades, mi-sédentaires, selon les exigences du moment².

Mais les troubles qui ont affecté le Proche-Orient entre la fin du II^{ème} millénaire et le début du I^{er} avant notre ère (invasions des Peuples de la mer, mouvements araméens...) ont eu plusieurs conséquences politiques essentielles pour la région. D'une part, ils ont effacé la mainmise égyptienne sur le Levant. De l'autre, ils ont ruiné la plupart des cités-États qui prospéraient dans les basses terres malgré le tribut versé à l'Égypte. Mais ces bouleversements n'ont pas affecté les zones centrales, plus montagneuses, qui ne représentaient aucun intérêt économique, ni stratégique d'ailleurs.

La région basse entre mer et montagne a donc connu une désertification démographique dans laquelle les peuples des montagnes se sont précipités. C'est donc à cette époque que se constituèrent conjointement les deux royaumes d'Israël et de Juda, le premier prospérant plus rapidement que le second en raison de sa position géopolitique. Ils parlaient la même langue et honoraient le même dieu, quoique d'une manière parfois différente. Mais leur vie fut éphémère, car si la puissance nilotique était à son crépuscule, la Mésopotamie de Ninive, puis de Babylone, rêvait de retrouver sa puissance d'antan.

Enfin, les multiples fouilles archéologiques entreprises depuis des décennies ont réduit à néant l'hypothèse d'un royaume unique, davidique puis salomonien, qui aurait dominé le Levant pendant 80 ans. Les deux royaumes hébraïques se sont sans doute créés au même moment et ont entretenu, entre eux, des rapports complexes alternant des guerres « fratricides » avec des moments d'alliance contre un ennemi commun.

Cette image d'unité trouve sans doute son origine avec la disparition du royaume d'Israël en 722, sous les coups de boutoir des Assyriens de Nabuchodonosor II. La chute de Samarie, sa capitale, a provoqué l'arrivée à Jérusalem d'un nombre important de lettrés (scribes, prêtres...). C'est même probablement grâce à eux que l'écriture s'est enfin imposée dans le royaume du Sud, alors qu'elle est attestée depuis plus un siècle dans celui du Nord.

Comme un certain nombre d'entre eux semblent avoir été rattachés à la classe sacerdotale jérusalémite, ils y ont probablement insufflé le désir de commencer à rédiger une

1. *Qohéleth*, I, 9.

2. Voir en particulier Israël FINKELSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et Salomon*, Bayard, Paris, 2006.

histoire nationale. Une histoire qui, certes, devait mettre le sanctuaire de Jérusalem au centre, mais qui devait aussi intégrer, d'une manière ou d'une autre, le royaume d'Israël.

Signalons également que les recherches opérées sur tout le territoire ne permettent en aucune manière de détecter de façon satisfaisante les éventuelles frontières qui délimiteraient de façon rigoureuse cette « Terre Promise ». Si elle se résume à l'étroit royaume de Juda, nous sommes bien loin de la promesse faite par YHWH à Abram, écrit ici sous sa forme première car le patriarche changea de nom à la fin de sa vie pour devenir Abraham :

En ce jour, YHWH conclut une alliance avec Abram : « À ta race, j'ai donné ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au Grand Fleuve, l'Euphrate. »
(Genèse XV, 18)

Même les sionistes les plus convaincus hésiteraient aujourd'hui à vouloir réaliser une telle extension géographique pour l'État d'Israël moderne.

Ainsi, une ultime incertitude reste en suspens autour de cette question. Si la délimitation géographique de la « Terre Promise » reste très problématique, nous avons vu que la même imprécision règne quand il s'agit de définir des critères ethniques ou nationaux précis pour qualifier efficacement la qualité de « Peuple Élu », qui est censé la recevoir.

Nous avons en effet pu observer qu'au retour de l'Exil, les ressortissants de la « race sainte » voyaient toute alliance avec le « peuple du pays » comme une abomination :

Ils ont pris leurs filles pour eux et pour leurs fils, ainsi la race sainte a été mêlée aux peuples du pays.
(Esdras IX, 2)

L'expression « race sainte » est la traduction de l'hébreu שְׂרָפָה זֵרָה *zèra" haqqodesh*, littéralement, "la race -ou la semence' sainte".

Cette question de pureté ethnique, l'histoire générale du monde nous a montré qu'elle possédait de bien nauséabonds relents. Concernant l'antique Israël, elle est le produit d'une mutation religieuse que nous pouvons sommairement mettre en évidence.

La révolution monothéiste, née nous l'avons dit durant l'Exil à Babylone, a provoqué une mutation profonde dans la manière dont les Exilés se percevaient comme peuple. Nous retrouvons d'ailleurs cette incertitude dans la façon dont ils nommèrent leurs ancêtres, dans les livres de la Bible, et tout particulièrement dans le Pentateuque.

Là, nous y rencontrons très souvent le mot Hébreux, mais aussi l'expression « fils d'Israël », principalement dans les récits de l'Exode. Le terme « Judéens » n'apparaît qu'avec la création des deux royaumes. Rappelons que Juda, dans la généalogie patriarcale, est le quatrième fils de Jacob, qui changea de nom pour devenir Israël. En outre, Abraham est même désigné une fois comme un « Araméen errant »¹.

Cependant, l'appellation de יְהוּדִי *yehou'di*, "Judéen" puis "Juif" devient systématique après l'Exil. Que s'est-il passé ?

La fracture religieuse née du monothéisme a obligé les théologiens de l'époque à changer les rapports entre le peuple et sa divinité. Tant que YHWH n'était que le dieu national d'Israël et de Juda, les cultes à l'égard des divinités mineures étaient tolérés. On avait même fourni à YHWH une épouse, Ashérah, lorsque celui-ci absorba, au terme d'un lent syncrétisme, les grands dieux sémitiques ÉL et Ba'al. Tant que dura cette forme de religiosité, les rapports des Hébreux à leurs dieux ne différaient pas fondamentalement de ceux des autres peuples.

Cependant, en privant YHWH de son panthéon, puis de son épouse, on l'obligea à concentrer toute son attention sur le peuple lui-même. Une relation très particulière s'est alors imposée entre le peuple et son dieu, que le prophète Isaïe résume ainsi :

1. Deutéronome XXVI, 5.

Tu oublieras la honte de ta jeunesse et tu ne te souviendras plus des moqueries sur ton veuvage, car celui qui t'as créée est ton mari. YHWH des Armées, voilà son nom !
(Isaïe XLIV, 4-5)

Cette idée d'un « dieu-mari » et d'un « peuple-épouse » explique à elle seule le mépris dans lequel les Exilés tinrent alors les autres peuples. Elle explique également beaucoup de choses, en particulier cette impression très ancienne d'un Ancien Testament basé presque exclusivement sur la crainte que Marcion, un auteur chrétien du II^{ème} siècle que nous connaissons essentiellement par le biais de Tertullien, opposait déjà, sans doute un peu vite, à la conception chrétienne basée sur la paix et sur l'amour¹.

Cette crainte est sans conteste le fruit de cette forme curieuse de hiérogamie. Nous avons en effet évoqué le lent syncrétisme qui a permis au dieu cananéen Ba'al de venir enrichir le patrimoine génétique de YHWH. Or, ce terme בַּעַל *ba'al* désigne également, en hébreu, le "maître", le "propriétaire" mais aussi le "mari"... ce qui, au passage, en dit long sur le statut de la femme dans l'ancien Israël.

Ainsi, la région de Judée, définie comme « Terre Promise », constitue-t-elle, en quelque sorte, le capital foncier du « couple » ainsi formé. Les Exilés se pensent alors comme une forme d'entité, où le peuple finit par se confondre avec le lieu où il doit résider, par décret divin. Mais cette entité géo-ethnique implique une lourde servitude : servir son « dieu-mari » en toute circonstance.

C'est aussi en raison de cet hymen hors normes que l'on peut comprendre l'extrême violence de certains auteurs par rapport aux femmes infidèles, qui associent sans états d'âme l'idolâtrie à l'adultère et la prostitution.

Florilège...

Moi, je relèverai ta jupe sur ton visage et ton sexe sera vu. Tes adultères, tes hennissements, ta prostitution indécente, sur les collines et les champs, je vois tes abominations.
(Jérémie XIII, 26-27)

Puisque tu as découvert ta vulve et que ta nudité a été dévoilée par tes prostitutions sur tes amants et toutes leurs idoles abominables [...], j'assemblerai tes amants et [...] je découvrirai ta nudité et ils verront ta nudité...
(Ézéchiel XVI, 35-37)

Cette rage presque névrotique qui anime ici les deux prophètes équivaut à la colère du mari découvrant l'infidélité de son épouse, qui met en péril tout l'édifice de la maison familiale. Ainsi, l'attribution de cette terre répond à des exigences très particulières : un peuple féminin obéissant aveuglement à son mari. Et un mari qui peut le révoquer dès que cette fidélité est mise à mal. Nous serions tentés de penser qu'il s'agit ici d'un cadeau empoisonné...

Mais la puissance de ces versets donne une idée de la violence qui a pu s'exercer contre les peuples qui ne reconnaissaient pas l'unicité de YHWH.

Enfin, il convient de rappeler quelques données chiffrées, pour évaluer la taille de « l'épouse » en question. Celles-ci sont tirées de la Bible elle-même, car les archives babyloniennes restent curieusement muettes sur la question. On y propose trois chiffres différents :

- *II Rois* XXIV, 14 évoque 10 000 notables ainsi qu'un nombre indéterminé d'artisans ;
- *II Rois* XXVI, 16 ramène ce nombre à 7000 guerriers et mille artisans ;
- *Jérémie* LII, 28 ne parle que de 3023 Judéens.

Qui croire ?

1. TERTULLIEN, *Contre Marcion*, 207.

Ces trois estimations semblent a priori bien minimales pour définir un peuple dans sa totalité. D'autant que les auteurs actuels sont assez unanimes à estimer que même le chiffre de Jérémie a pu être exagéré.

Il en va de même avec Esdras, lorsqu'il évoque la composition du « peuple du retour » avec des chiffres qui paraissent exorbitants :

- 42 360 personnes,
- 7337 serviteurs
- 200 chanteurs¹.

Or, les fouilles archéologiques effectuées sur l'ancien territoire de Judée pour cette même période permettent, au mieux, d'en évaluer la population, aux alentours de... 12 000 habitants². Et naturellement, ce calcul ne dissocie pas la « race sainte » du « peuple du pays ».

La réalité est donc bien différente et certains textes bibliques n'hésitent pas à montrer la proximité, voire le cousinage ethnique des Hébreux avec différents peuples du Levant : Cananéens, Moabites, Ammonites, Édomites...

Tout laisse donc entendre que le peuple de la Bible était, comme tous les autres, une société très composite qui s'est faite et dé faite au gré des événements. Mais l'idée d'une « race sainte » qui, d'Abraham au petit groupe d'Exilés à Babylone, aurait été inchangée sans jamais connaître le moindre métissage constitue une aberration historique. Sur ce plan-là, Abraham occupe les mêmes fonctions mythiques d'ancêtre fondateur que celles qu'Énée exerçait pour les Romains ou Orséis pour les Grecs.

Ainsi, les contours réels du « Peuple Élu » sont tout aussi nébuleux que ceux de la « Terre Promise » elle-même. Faute de réelles certitudes, ils échappent totalement, l'un comme l'autre, à une appréhension rationnelle. Cette incertitude fait naturellement le jeu de toutes les interprétations possibles, laissant le champ libre aux subjectivités les plus extrêmes. Comme rien n'est formellement attesté, toute lecture devient possible.

En outre, même quand les vérités sont absolument vérifiables et ne souffrent, a priori, d'aucune contestation, il reste toujours une frange de la population pour douter. À titre d'exemple, rappelons qu'un sondage récent³ a montré que près d'un Français sur dix croit que la Terre est plate. Alors, quand il s'agit de Terre... promise, toutes les spéculations sont possibles.

2. La « Terre Sainte » devient triple

Le mythe a donc la peau dure et cette image d'une terre sanctuarisée a été réalimentée par moult événements ultérieurs.

Le christianisme tout d'abord y a posé sa marque, focalisant davantage encore l'attention sur la ville de Jérusalem. La « Terre Promise » devient alors la « Ville Sainte ». Entre Bethléem – lieu supposé de la naissance de Jésus – et le mont des Oliviers à Jérusalem – lieu de sa Passion –, la terre de Judée est marquée d'un nouveau sceau. Ouvre de nouvelles convoitises.

Après la destruction du Temple en 70, la ville est interdite aux Juifs. En 130, Hadrien décide de la faire reconstruire et change son nom en Aelia Capitolina (Aelia pour son nom de famille et Capitolina en référence au Jupiter capitolien). Il la peuple principalement de vétérans de la V^{ème} légion.

La ville perd alors sa sacralité, mais pour une courte durée seulement.

Avec Constantin, le christianisme triomphe à Rome et l'empereur restitue à la ville le nom de Jérusalem. Sa mère, Hélène, s'y rend vers 325. Elle y reste environ deux ans et localise les différents lieux saints. Elle retrouve même, dit la légende, les restes de la Vraie Croix. Sous son influence, l'empereur entreprend la christianisation de la ville.

1. *Esdras* I, 7-II, 65

2. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, Bayard, Paris, 2008, p. 371.

3. IFOP, sondage des 19 et 20 décembre 2017.

En 335, la basilique du Saint-Sépulcre est ouverte. La sanctification de Jérusalem prend alors un autre courant que celui de la « Terre Promise » à des Juifs qui sont toujours officiellement interdits de séjour dans la ville, une interdiction qui durera jusqu'à la conquête musulmane en 638.

Cependant, il est généralement admis qu'une petite communauté a pu s'y réinstaller et que les pèlerinages de lamentations ont très tôt repris¹. Très vite alors, le caractère chrétien de la ville s'intensifie sous l'Empire byzantin, dépassant largement l'influence juive. Mais Jérusalem est prise dans la grande expansion arabo-musulmane qui a commencé dès le début du VII^{ème} siècle et tombe dans l'escarcelle musulmane en 638.

En effet, dès la fin du VII^{ème} siècle, le site de Jérusalem devient un objet de ferveur pour l'islam. Le mont du Temple, où avait été érigé le Second Temple, détruit sur ordre de l'empereur Titus en 70 se couvre d'un nouveau sanctuaire, la mosquée Al Aqsa. En arabe, son nom signifie "la plus éloignée". Elle représente le troisième sanctuaire de l'islam, mais constitua la première des deux *qiblas*, c'est-à-dire la "direction" vers laquelle la prière devait être dirigée par le croyant.

Le Mont du Temple est ainsi intégré au rituel musulman : il devient le lieu de l'*isra*, le « voyage nocturne » effectué par Mahomet entre La Mecque et Jérusalem².

Gloire à Celui qui fit voyager de nuit Son Serviteur de la Mosquée sacrée à la Mosquée la plus éloignée dont Nous avons béni les alentours, afin de lui faire découvrir certains de Nos signes ! Dieu est, en vérité, l'Audient et le Clairvoyant.

(Coran 17, 1)

La raison de cette sanctification de la ville est simple. L'islam n'est pas né de rien. Mahomet, son créateur, fut baigné par une culture judéo-chrétienne complexe.

- ⇒ Chrétienne d'abord, en particulier en raison de son mariage avec Khadija, mariage qui semble avoir été célébré par l'oncle de son épouse, chrétien lui-même.
- ⇒ Juive ensuite avec la Constitution de Médine qui fédère autour de lui les tribus de Yathrib (l'ancien nom de Médine), dont trois tribus juives. La tradition musulmane pense même que les juifs de Yathrib avaient été informés de la naissance de Mahomet par l'apparition d'une étoile dans le ciel.

Cela explique donc que les traditions bibliques trouvent une très large part dans le Coran, qui reprend l'essentiel des mythes de création et bon nombre d'autres récits de l'Ancien comme du Nouveau Testament. Juifs et Chrétiens sont d'ailleurs désignés une trentaine de fois, dans le Coran, comme étant les « Gens du Livre » : des peuples adorant le même dieu avec lesquels il faut être bienveillant, mais qui se sont écartés de ses commandements, ce en quoi ils peuvent être punis (car on trouve les deux attitudes dans le texte coranique).

Jérusalem devient donc trois fois sainte : c'est la ville d'un seul dieu, mais que ses adorateurs ne seront pas toujours très désireux de partager. Un dieu pour trois religions dites « abrahamiques », car elles renvoient toute à Abraham (Ibrahim pour les Arabes) comme le père des croyants et le premier monothéiste.

Notons que l'expression « religions abrahamiques » est très récente et ne remonte qu'aux années 1950. On rencontre aussi très souvent l'expression « religions du Livre » pour les caractériser. En effet, chaque obédience a sa manière propre de considérer le patriarche fondateur : pour être bref :

- ⇒ les Juifs voient d'abord en lui le père du peuple juif
- ⇒ les Chrétiens le pense comme la figure allégorique de Jésus
- ⇒ les Musulmans comme le père des croyants et des Arabes.

1. Vincent LEMIRE (dir.), Katell BERTHELOT, JULIEN LOISEAU & Yann POTIN, *Jérusalem : Histoire d'une ville-monde*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Histoire », 2016, pp. 129-136.

2. *Coran* XVII, 1.

L'expression « Religions du Livre » n'est pas davantage satisfaisante : si l'islam est bien la religion du Coran, le judaïsme est plutôt celle de la Loi, la Torah, et le christianisme et celle d'un homme devenu dieu, Jésus.

Elle provient de la manière dont les musulmans qualifiaient les chrétiens et les juifs de « gens du Livre ».

En 661, Mu'awiya est proclamé calife à Jérusalem : c'est le premier souverain omeyyade. L'un de ses successeur, Hâroun al-Rachîd garantira à Charlemagne la protection des lieux saints, ce qui permettra le développement de pèlerinages chrétiens.

Parallèlement, les Juifs furent à nouveau autorisés officiellement à résider à Jérusalem. Très vite, une synagogue est érigée près de l'emplacement de l'ancien Temple. Les premières lois musulmanes protégeaient d'ailleurs les différents sanctuaires chrétiens et juifs.

Dans un premier temps, la ville fut certes islamisée mais on constate une cohabitation entre les différentes communautés. Et, de fait, elle fut davantage arabisée qu'islamisée car sous la dynastie abbasside de Bagdad (750-1250), les califes utilisaient volontiers les compétences des savants chrétiens et juifs. Le calife Al Ma'mun fit traduire en arabe les écrits d'Aristote ainsi que ceux des pères de l'Église.

Mais les choses s'envenimèrent avec l'arrivée de la dynastie fatimide d'Égypte (969-1171) qui reprit aux Abbassides de Bagdad toute la côte du Levant et qui furent nettement moins tolérants à l'égard des minorités religieuses. Cette intolérance s'explique aussi et surtout par une volonté de plus en plus expansionniste de l'Empire byzantin, chrétien bien sûr, sur la Syrie en particulier.

Le Saint Sépulcre fut détruit en 1009, ce qui provoqua naturellement une vive indignation en Europe. On en accusa d'ailleurs les Juifs, qui subirent une vague de persécution (expulsions des villes, conversions forcées, massacres

Mais les relations s'assouplirent entre les Fatimides et les Byzantins et le Saint Sépulcre fut reconstruit au milieu du XI^{ème} siècle. Sa défense, voire sa libération fut cependant l'une des causes principales des Croisades.

Il n'est pas question ici de décrire par le détail les huit ou neuf croisades qui se succédèrent entre 1095 et 1272, la neuvième ayant été une expédition anglaise destinée à soutenir la huitième.

Les Croisades commencent avec l'appel de Clermont du pape Urbain II en 1095 ;

Voyons-en d'abord les causes. Elles sont de différentes natures :

– religieuses naturellement : même si la libération du Saint Sépulcre n'est pas nommément mentionnée dans l'Appel de Clermont, il s'agit de libérer les « frères » chrétiens d'Orient des visées expansionnistes menées par les Turcs Seldjoukides ; les côtés religieux sont très clairement mis en évidence :

Aussi je vous exhorte et je vous supplie – et ce n'est pas moi qui vous y exhorte, c'est le Seigneur lui-même – vous, les hérauts du Christ, à persuader à tous, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, chevaliers ou piétons, riches ou pauvres, par vos fréquentes prédications, de se rendre à temps au secours des chrétiens et de repousser ce peuple néfaste loin de nos territoires. Je le dis à ceux qui sont ici, je le mande à ceux qui sont absents : le Christ l'ordonne¹.

– politiques également, car l'avancée de l'islam, les Turcs à l'Est, les Abbassides à l'Ouest sur des terres réputées chrétiennes inquiètent fortement les monarques médiévaux :

Dans le pays de Romanie, ils s'étendent continuellement au détriment des terres des chrétiens, après avoir vaincu ceux-ci à sept reprises en leur faisant la guerre. Beaucoup sont tombés sous leurs

1. Foucher DE CHARTRES, « Historia Hierosolymitana », dans *Recueil des historiens des croisades, historiens occidentaux*. Cité par Michel BALARD, Alain DEMURGER & Pierre GUICHARD dans *Pays d'Islam et monde latin Xe-XIIIe siècles*. Hachette, Paris, 2000

coups ; beaucoup ont été réduits en esclavage. Ces Turcs détruisent les églises ; ils saccagent le royaume de Dieu.

– sociales enfin, car les autorités ecclésiastiques souhaitent installer en Europe la « Paix de Dieu » : il s'agissait d'abord de créer des trêves lors des guerres seigneuriales destinée à pacifier quelque peu les pays mais aussi, à terme, d'envoyer les seigneurs les plus belliqueux se battre pour une « sainte » cause.

Après avoir promis à Dieu de maintenir la paix dans votre pays et d'aider fidèlement l'Église à conserver ses droits, [...] vous allez pouvoir recevoir votre récompense en appliquant votre vaillance à une autre tâche.

En effet, on peut lire ceci vers la fin de l'Appel d'Urbain II :

À tous ceux qui y partiront et qui mourront en route, que ce soit sur terre ou sur mer, ou qui perdront la vie en combattant les païens, la rémission de leurs péchés sera accordée. Et je l'accorde à ceux qui participeront à ce voyage, en vertu de l'autorité que je tiens de Dieu.

Le pape délivre donc des Indulgences pour tous ceux qui partiront en Croisade. Ils iront directement au Paradis sans passer par la case « Purgatoire ».

En cela, les Croisades sont véritablement une guerre sainte, qui aura pour réponse une autre guerre sainte, le *jihad*. Et pour victime sans doute, la « Terre Sainte » qui absorbera beaucoup de sang, de toute confession.

La première des conséquences est de remettre la « Terre Sainte » au centre du monde, au moins tel qu'on le percevait à cette époque en en surdéterminant l'importance. Elle devient l'enjeu entre deux civilisations.

Le résultat le plus immédiat, c'est la reprise des lieux saints par les Croisés avec la création de ce qu'on appelle les États latin d'Orient créés au lendemain de la première Croisade. Ils furent au nombre de quatre :

- le comté d'Édesse, de 1098 à 1146 ;
- la principauté d'Antioche, de 1098 à 1268 ;
- le comté de Tripoli, de 1102 à 1288 ;
- le royaume de Jérusalem, de 1099 à 1291.

Ainsi, pendant deux siècles, la « Terre Promise » redevenue « Terre Sainte » en passant dans le discours chrétien retourne sous l'autorité du pape. Mais une autorité qui sera en permanence contestée par les dynasties arabes puis turques.

Ce nouveau statut pose un certain nombre de questions et en particulier comment s'articulent les rapports entre les différentes communautés religieuses, chrétiennes et musulmanes évidemment, mais aussi la place des juifs dans ce nouveau rapport de force.

La possession de cette terre devient l'enjeu entre deux guerres saintes : Croisade et Jihad.

Concernant les Croisades, la qualification de « guerre sainte » est héritée de la notion de « guerre juste », développée par Grégoire I^{er} au VII^{ème} siècle, qui s'appuyait sur la doctrine d'Augustin d'Hippone concernant l'usage légitime de la violence par des Chrétiens censés être non-violents. Il s'agissait alors d'une guerre essentiellement défensive destinée uniquement à protéger les populations.

Les partisans de la violence pour faire triompher le christianisme peuvent au moins s'appuyer sur un verset du Nouveau Testament :

Ne croyez pas que je suis venu pour apporter la paix sur terre ! Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée. Je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, la fille et sa mère, la belle-fille et sa belle-mère et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison.

(Matthieu X, 34-36)

Avec l'appel de Clermont, la Croisade prend un sens clairement offensif, puisqu'il s'agit alors de protéger les intérêts de Dieu. Des intérêts qui s'accordent naturellement avec ceux de l'Église.

La Croisade est voulue par Dieu.

Le discours d'Urbain II puis ceux des papes et rois ultérieurs le montrent à l'évidence : il s'agit de libérer le tombeau du Christ et tous ceux qui mourront dans cette aventure bénéficieront d'un aller simple pour le Paradis. Cependant, cette sainte intention n'empêche pas certaines autres, moins nobles, de s'exprimer, en particulier le désir de s'enrichir. Lors de la quatrième Croisade, les Croisés mettent à sac Constantinople, la « seconde Jérusalem », en 1204 : plusieurs milliers de morts ; un geste fort éloigné de la lutte contre les « Infidèles » que le Vatican condamnera, bien sûr, sous la bouche de... Jean-Paul II en 2001.

Cependant, la Croisade ne constituera pas à proprement parler une guerre missionnaire. Les objectifs étaient davantage militaires que prosélytes : reprendre les lieux saints du christianisme et en chasser les Infidèles.

La notion de *Jihad* est plus complexe car elle a évolué au fil du temps.

Il est connu que ce terme se réfère étymologiquement à la notion d'« effort » et qu'il s'exprime de deux manières différentes dans les textes coraniques :

– le *Jihad* majeur, ou grand *jihad* qui désigne un effort intérieur contre ses propres penchants ou ses tentations ;

– le *Jihad* mineur, ou petit *jihad* qui est invoqué dans un sens guerrier contre les « impies », mais il s'agit d'une guerre plus défensive qu'offensive.

Cependant, il ne constitue en aucun cas l'un des cinq piliers de l'islam (profession de foi, prière, aumône, jeûne de Ramadan et pèlerinage à La Mecque). Et, de fait, dans les premiers moments de l'islam, la guerre s'inscrit dans le cadre légal, mais avec une dimension plus nationale (l'expansion arabe) plutôt que religieuse.

Il sera codifié durant les siècles suivants, davantage à partir des *hadiths* que du Coran, car celui-ci cultive le paradoxe sur la notion de conversion par la force, avec des sourates telles que celles-ci (et il y en a beaucoup d'autres, dans les deux sens) :

Tuez les mécréants où que vous les trouviez !

(Coran 9, 5)

La vérité provient de votre Seigneur. Dis : « celui qui veut être croyant, qu'il le soit et celui qui veut être incroyant, qu'il le soit ! »

(Coran 18, 29)

Dans un premier temps, la guerre pour défendre les territoires arabes du Levant ne sera pas véritablement un *Jihad* mais plutôt une guerre classique de défense du territoire. C'est avec Salah ad-Din, Saladin dans la langue courante, que la lutte contre les Croisés devient une guerre sainte. Le sultan d'Égypte et de Syrie (1174-1193) entreprend en effet d'unifier le Proche-Orient et, au prix d'une guerre longue, parvient à chasser les Croisés du Levant. La proclamation du *Jihad* n'eut sans doute pas que des motifs religieux, mais aussi politiques, pour permettre à Saladin d'incarner le « Chevalier de l'Islam ».

Il n'entre pas ici dans notre propos de faire la liste des batailles qu'il a menées pour reprendre, les uns après les autres, les différents royaumes latins. Précisons simplement qu'après la prise de Jérusalem en 1187, il permettra aux Chrétiens qui l'occupent de quitter la ville avec une partie de leurs biens.

Puis, s'il rend logiquement à l'Islam l'Église du Temple, c'est-à-dire la mosquée Al-Aqsa, il restitue le Saint Sépulcre aux Chrétiens et rend aux Juifs leurs synagogues.

L'échec des Croisades sera interprété par la papauté comme l'idée que la possession du Saint Sépulcre ne constituait pas un enjeu premier pour la religion catholique. Rappelons que

le terme vient du grec *katolikos* qui signifie « universel ». Dès lors, c'est Rome qui devient le centre du monde chrétien.

Pour les Juifs, qui se revendiquent toujours comme le « Peuple Élu » à qui la terre de Judée a été promise par YHWH, l'interprétation de l'échec des Croisades est tout autre. L'incapacité des Croisés, donc des Chrétiens de posséder cette terre a été perçue comme le fait qu'il n'était point de nation digne de posséder cette terre. Et surtout pas par les armes, puisqu'elle avait été promise à Abraham, Isaac et Jacob et à leur postérité.

La terre d'Israël n'accepte aucune nation : elle se garde pour ses fils.

Aussi, lorsque les derniers Croisés quittent la Terre Sainte, à la fin du XIII^{ème} siècle, commence une assez forte colonisation juive de la Palestine, attestée tant par des sources juives que chrétiennes et musulmanes.

Cette émigration fut le résultat de plusieurs facteurs concomitants :

– la plus nette fut sans doute dégradation de la situation des Juifs dans l'Occident médiéval : le 4^{ème} Concile de Latran en 1215, par exemple, avait légitimé la réduction des Juifs à l'état de « serfs du trésor royal » au sein du Saint Empire Romain Germanique avec la mise au bûcher du Talmud ; en France, Louis IX, dit le bon roi « Saint Louis » oblige les Juifs à porter la rouelle jaune en 1269 ; et dans toute l'Europe, les Juifs sont accusés de pratiquer des meurtres rituels, de profaner des hosties, ou encore d'empoisonner des puits... Partout, les persécutions reprennent.

– la seconde raison est endogène : elle correspond à une meilleure organisation de la diaspora juive qui connaît des courants mystiques importants, autour de la Kabbale en particulier, qui contribuent à une codification plus stricte du judaïsme.

La kabbale est une tradition ésotérique du judaïsme qui remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne et traditionnellement présentée comme la « Loi orale et secrète ». Le mot vient du verbe hébreu קָבַל *qābal* "recevoir". Elle repose sur un certain nombre de livres, dont la rédaction s'échelonne sur une quinzaine de siècles, dont le plus célèbre est le *Zohar* le « livre de la Splendeur », qui semble dater du XIII^{ème} siècle.

Cette émigration semble essentiellement d'origine européenne (France, Espagne et SERG) et n'affecte pas les Juifs des pays limitrophes de Levant (Alexandrie, Babylone...). Mais son influence sur la Terre Sainte fut relativement minime.

D'abord, on n'a relevé que la population juive de Jérusalem est restée extrêmement réduite. Il faut dire que la ville avait grandement souffert des guerres entre Croisés et Arabes, en particulier lors du siège que subit la ville en 1187. Les principales communautés se trouvent principalement dans des villages de Galilée et semblent avoir fonctionné sur un mode fermé.

Sur le plan strictement comptable, la population juive, immigrée ou locale, reste plus que nettement minoritaire en « Terre Sainte ».

Parallèlement, la population chrétienne résidant en Palestine s'est également considérablement amoindrie, se limitant à quelques familles gravitant autour des divers sanctuaires.

À partir de 1250 et jusqu'en 1517, le Levant tombe sous la domination des Mamelouks d'Égypte, qui étendent leur empire de l'Égypte à la Syrie et sur toute la péninsule arabique.

L'émigration juive vers « la Terre Sainte » reprend, avec une assez forte arrivée de Juifs Sépharades d'Espagne. On note alors une certaine tension entre Sépharades et Ashkénazes, venus plutôt d'Allemagne. Les premiers étaient plus sensibles à une actualisation de la religion juive, les seconds plus traditionalistes. En outre, les deux groupes avaient largement intégré certaines pratiques culturelles ou linguistiques des pays dans lesquels ils résidaient.

Mais leur nombre, qui reste sujet à discussion, ne se compte probablement en centaines seulement.

Puis la région intègre l'Empire Ottomans, pour une durée de quatre siècles (1517-1917), avec la conquête du sultan Sélim I^{er} en 1517. Cet empire, créé en 1299 dans le Nord-Ouest de

l'Anatolie par Osman I^{er}, va rapidement s'étendre dans les quatre directions, pour mettre fin à l'Empire byzantin en 1453 avec la prise de Constantinople, qui va devenir la capitale de l'Empire Ottoman, avant d'être rebaptisée Istanbul en 1930 sous le régime d'Atatürk.

Il reprend donc à son compte les décombres de l'Empire byzantin avant de venir disputer les territoires du Proche-Orient aux dynasties arabes.

L'empire connut un fort afflux de populations juives en raison d'un événement qui s'est produit à l'autre bout de la Méditerranée : la *Reconquista*. Il s'agit de chasser d'Espagne les Maures venus d'Afrique du Nord. Commencée dès la fin du IX^{ème} siècle, elle s'achève en 1492 avec la prise de Grenade.

Sous la pression de la reine de Castille, Isabelle I^{ère} dite « la Catholique », elle-même sous l'influence de son confesseur, l'inquisiteur Torquemada, les juifs sont expulsés de la péninsule ibérique avec le décret de l'Alhambra, signé le 31 mars 1492 par les Rois catholiques à Grenade, est un édit d'expulsion des Juifs Séfarades de leurs royaumes de Castille et d'Aragon qui refuseraient de se convertir au christianisme.

Rappelons au passage que le terme « séfarade » vient d'abord de l'hébreu סְפָרָדִים *sephârad* qui n'apparaît qu'une seule fois dans le texte biblique pour désigner... les Sardes de Lydie, au nord de l'Anatolie. Mais utilisé pour désigner les juifs vivant en milieu musulman, le mot semble avoir évolué pour désigner, en hébreu, la péninsule ibérique¹.

Ce sont, au total, plus de 100 000 personnes qui quittèrent l'Espagne pour le Portugal ou le Sud de la France mais, pour une part importante, vers l'Empire ottoman. On estime alors à plus de 10 000 personnes les juifs résidant en Palestine au début du XVI^{ème} siècle.

En Palestine, ils se concentrent autour de trois sites : deux en Galilée, Safed et Tibériade, ainsi que Jérusalem.

Le site de Safed en particulier devient un centre de rayonnement pour la religion juive. Par exemple, le rabbin Yossef Karo a réalisé au XVI^{ème} siècle une compilation des lois talmudiques dans un ouvrage qui sert, aujourd'hui encore, de référence pour régler la vie des pratiquants.

C'est aussi un lieu où se développa la réflexion autour de la Kabbale.

Une communauté juive sépharade a donc pu prospérer en Palestine dans les premiers temps de l'Empire Ottoman. En 1663 à Gaza, le rabbin Sabbataï Tsevi s'est même trouvé une vocation de « Messie » trouvant même un prophète en la personne d'un certain Nathan de Gaza, qui s'est autoproclamé réincarnation du prophète Élie... Mais l'aventure a tourné court. Après un certain succès à Constantinople, il s'installe en Palestine mais face aux troubles qu'il provoque, il est arrêté ; sommé de choisir entre la mort et la conversion à l'islam, il renonce à sa judaïté pour devenir musulman.

Puis cette communauté s'est beaucoup affaiblie sous l'effet de plusieurs facteurs : épidémie (peste en 1742), donc reprise des persécutions et même tremblement de terre en 1769.

Au début du XIX^{ème} siècle, elle ne compte plus qu'un millier d'âmes.

Puis le mouvement de migration reprend. Ce sont d'abord des juifs sépharades venus d'Italie et du Maroc, puis des ashkénazes venus de Pologne d'Ukraine et de Russie qui viennent renouveler la communauté juive de Jérusalem.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, sur les 18000 habitants que compte Jérusalem, un peu plus de 5000 sont juifs, dont une légère majorité de séfarades (3500). Ils commencent à recevoir des aides financières de la part de philanthropes juifs ayant fait fortune, comme la famille Rothschild.

1. Jean-Christophe ATTIAS & Esther BENBASSA, *Dictionnaire de civilisation juive*, Larousse, Paris, 1997, p. 250-251.

3. La question juive et la « Terre Promise »

3.1. Avant l'affaire Dreyfus

Dès le premier exil à Babylone, une partie du peuple juif a posé le retour à Jérusalem comme l'objectif à atteindre. D'où le mythe de la « Jérusalem céleste », mythe partagé d'ailleurs avec les chrétiens, comme on peut le voir en particulier dans le livre de l'*Apocalypse*.

Cependant, le retour à Sion est censé se dérouler dans les temps eschatologiques et c'est donc principalement à Dieu de réunir son peuple sur la colline sacrée lorsque les temps seront venus. Pour beaucoup de juifs pieux dans le monde, ce n'était pas à l'homme d'effectuer le travail qui revenait à la divinité elle-même.

L'expression juive bien connue, « l'an prochain à Jérusalem » est d'ailleurs devenue davantage une tournure idiomatique d'adieu, plutôt qu'un réel souhait.

Cependant, une forte résurgence de l'antisémitisme en Europe va redonner à cette expression un sens nettement plus littéral.

Antisémitisme, antijudaïsme ou judéophobie ? Il convient de s'arrêter un moment sur ces diverses expressions.

L'antijudaïsme vient de très loin. Dès ses débuts, le christianisme doit se construire en opposition au judaïsme. Ce dernier va rester une religion ethnique, réservé au « peuple juif », quand le christianisme va s'étendre au monde hellénistique, puis à l'ensemble de l'Empire romain, pour devenir catholique, c'est-à-dire universel.

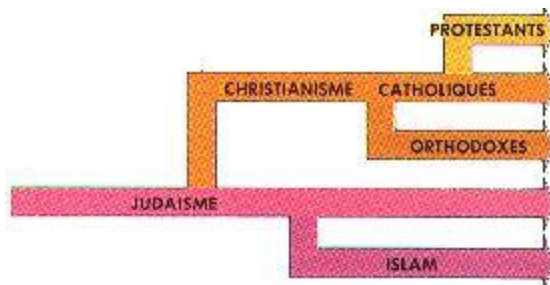
L'antijudaïsme va donc naître au sein du monde chrétien, s'appuyant sur divers motifs. Le plus évident est bien sûr l'accusation de déicide qui constitue la faute la plus radicale : un peuple qui a tué Jésus, donc Dieu, est capable de tous les crimes. C'est Paul le premier qui évoque « les Juifs qui ont fait mourir le Seigneur Jésus » :

Ces gens-là ont mis à mort Jésus, le Seigneur et les prophètes. Ils nous ont persécuté. Ils ne plaisent pas à Dieu, ils sont ennemis de tous les hommes.

(I Thessaloniens II, 15)

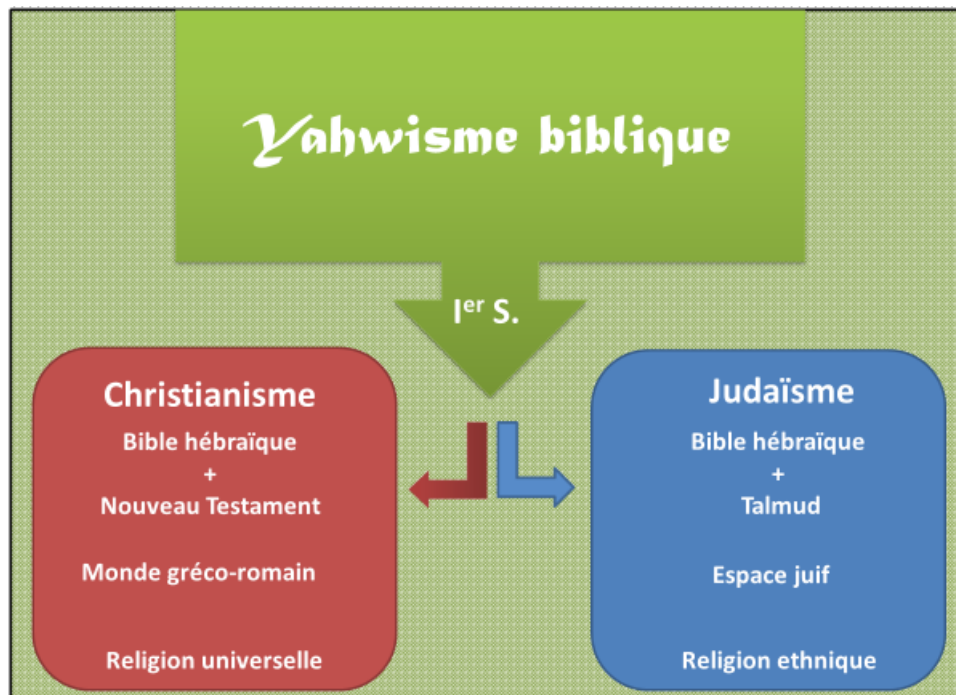
L'autre raison était naturellement moins noble : il s'agissait de déconsidérer une religion concurrente, une religion qui puisait aux mêmes sources et qui pouvait paraître, aux yeux des pères de l'Église, comme plus ancienne que le christianisme.

IL convient d'abord de questionner cette pseudo-filiation, qui se retrouve d'abord dans la manière de présenter, sous la forme d'un arbre généalogique, l'avènement des trois monothéismes.



Ce schéma, sous une forme ou sous une autre, est dans tous les manuels et dans toutes les têtes. Il figure une religion paternelle, le judaïsme, et une religion filiale, le christianisme.

Or, cette forme de filiation n'est, historiquement, pas recevable car elle suppose que le judaïsme soit resté inchangé après les chocs terribles qu'il a connus au premier siècle de notre ère. Nous lui préférons ce type de schéma.



Les différences peuvent paraître minimes, mais elles ont des répercussions importantes. Attardons-nous un moment sur ces différences. Il existe, jusqu'au premier siècle, une religion que nous pouvons appeler yahwiste : elle est fondée sur le culte d'un grand dieu, YHWH, installé dans le grand temple de Jérusalem desservi par un grand prêtre, choisi parmi la caste des Sadducéens. Elle reposait sur une liturgie complexe, centrée autour de ce sanctuaire et basée sur un large rituel sacrificiel et sur une interprétation de la Torah qui ne faisait pas l'unanimité parmi le reste de la population juive, chez les Pharisiens en particulier.

Cette religion disparaît au I^{er} siècle avec la destruction du Temple en 70 qui va de pair avec celle du clergé sadducéen.

De cette religion biblique naissent deux courants qui mettront plusieurs décennies avant de diverger définitivement et qui, tous deux, s'appuient sur les principes énoncés dans le texte biblique : le christianisme et le judaïsme. Chaque courant ajoutera, au patrimoine biblique commun, un corpus nouveau et chacun connaîtra une évolution radicalement différente.

Le christianisme, fondé par les disciples de Jésus et non par Jésus lui-même, complètera l'héritage religieux commun par l'ajout du Nouveau Testament, dont la mise par écrit ne commencera que près d'un demi-siècle après la mort de Jésus sur la croix, pour être définitivement canonisé, par étapes, à la fin du IV^{ème} siècle.

Le judaïsme, organisé par le mouvement pharisien, rompra avec le vieil esprit sadducéen pour s'appuyer lui aussi sur un nouvel ensemble de textes d'abord oraux puis mis par écrit. C'est d'abord la Mishnah, rédigée au début du III^{ème} siècle et qui constitue la base du Talmud. Des Talmuds devrions-nous dire puisqu'il existe celui de Jérusalem, achevé vers 400 et improprement nommé puisqu'il n'a jamais été rédigé à Jérusalem ; puis le Talmud de Babylone, le plus important, publié au début du VI^{ème} siècle.

Les deux courants connaîtront une évolution radicalement différente.

Un moment enchâssé dans l'espace sémitique, le christianisme se répand ensuite, grâce à Paul en particulier, dans le monde hellénistique, avant de conquérir tout l'empire romain pour devenir religion catholique, c'est-à-dire « universelle », mot qui apparaît dès 110 sous la plume d'Ignace d'Antioche¹.

Mais à la différence du christianisme, le judaïsme ne sortira pas de l'espace sémitique, même organisé en diaspora, et restera une religion ethnique. De là vient très certainement

1. IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettre aux Smyrniotes*, VIII.

d'ailleurs la confusion qui existe encore aujourd'hui entre « peuple juif » et « religion juive », qui est à la base de l'antisémitisme contemporain, né dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle¹.

L'antijudaïsme est donc essentiellement de nature religieuse. L'accusation de déicide ne se dément pas puisque, en restant juifs, les juifs persistent, selon les chrétiens, dans leur erreur de ne pas reconnaître Jésus comme le Messie. Ils assument donc le crime commis par leurs ancêtres, ou plutôt ceux qui sont supposés l'être.

C'est d'ailleurs là une des grandes différences dans la manière de considérer les juifs, entre les chrétiens et les musulmans. Pour ces derniers, Jésus n'était qu'un prophète et l'accusation de peuple déicide tombait. En outre, ils se trouvaient beaucoup plus proches du judaïsme avec son dieu unique et aniconique que des chrétiens avec leur Trinité (le Père, le Fils et le Saint Esprit) qu'ils assimilaient souvent à une forme particulière de polythéisme.

Dès lors, dans toutes les formes de diaspora, les juifs ont été rapidement ghettoïsés. Pour deux raisons confluentes :

– endogènes d'abord : les exigences de leur culte (shabbat du samedi, alimentation casher, rôle des *yeshivôt*, des écoles...) exigeaient qu'ils se concentrent dans le même lieu ;

– exogènes ensuite : les chrétiens, comme les musulmans d'ailleurs, ont préféré les isoler du reste des croyants pour éviter toute forme de contamination. Cet isolement deviendra réellement officiel après le quatrième Concile du Latran, en 1215, qui obligera les juifs à porter un signe distinctif, la rouelle dont nous avons déjà parlé : une pièce d'étoffe jaune qui symboliserait les trente deniers qu'a reçus Judas pour vendre Jésus aux Romains. En France, c'est le roi Louis IX, dit Saint Louis qui imposera cette marque aux juifs.

De cette ségrégation apparaît la notion de ghetto.

Rappelons que ce mot, vénitien d'origine, désignait tout d'abord une entreprise de fonderie. Puis, en 1516, la République de Venise décida de parquer les juifs dans un quartier où se trouvait cette fonderie. Le terme « ghetto » a alors progressivement servi à désigner le quartier de résidence des populations juives au sein des villes chrétiennes.

En 1555, le pape Paul IV instaure des ghettos à Rome et dans les États pontificaux, autant pour isoler que pour protéger les juifs, car les persécutions antijuives venaient davantage des potentats locaux, monarchiques ou cléricaux, que directement de la papauté. Certains d'entre eux eurent, au contraire, des attitudes de protection à l'égard des juifs, tel Clément VI qui, deux siècles plus tôt, lors de la Grande Peste Noire, commit en 1348 une bulle depuis le Palais des Papes intitulée *Quamvis perfidiam* "Malgré la trahison" pour protéger les Juifs, accusés d'empoisonner les puits.

Cette accusation des temps de crise se mêle à d'autres, tout aussi fantaisistes, de meurtres rituels ou de messes noires.

En outre, cette ghettoïsation coupe les juifs des chrétiens et contribue à alimenter toutes les rumeurs de peuple conspirateur, utilisant une langue incompréhensible. Un peuple dont certains ressortissants, en outre, vont se spécialiser dans l'usure et le prêt d'argent, des métiers interdits aux chrétiens au Moyen-âge.

Le juif est donc devenu l'usurier, immortalisé par le personnage de Shylock dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare.

Ainsi, progressivement, s'est développée une forme de racisme qui cessait d'être strictement religieux pour devenir ethnique. Et il s'agit là d'une forme d'aggravation.

En effet, tant que les juifs étaient ceux qui ne reconnaissaient pas Jésus comme dieu, ceux-ci avaient toujours la possibilité d'abjurer leur foi pour épouser celle du christianisme. Certes, il s'agissait d'une mesure le plus souvent contrainte, en particulier lors de cette Grande Peste Noire du milieu du XIV^{ème}, dont les Juifs furent les boucs émissaires.

1. La première mention du mot « antisémitisme » parut sous la plume d'un pamphlétaire allemand, curieusement anarchiste, Wilhelm MARR, *Der Sieg des Judenthums über das Germanenthum*, éditions Rudolph Costenoble, Bern, 1879.

Où encore en Espagne avec la fin de la *Reconquista* en 1492 : là, les nouveaux convertis, les *conversos* qu'on a ensuite qualifiés de « marranes » en Espagne, soupçonnés de continuer à pratiquer en secret leur religion. L'étymologie de ce mot est assez discutée : il peut venir de l'arabe *mahram* signifiant "ce qui est interdit" qui a donné *marramo* en espagnol, mot qui désignait le porc, viande interdite pour l'islam comme pour le judaïsme. Il devint naturellement un terme de mépris pour désigner ces « faux-chrétiens ».

Cependant, une porte, même très minime, restait entrouverte pour les Juifs avec ce racisme de type religieux.

Quand se forge le terme antisémitisme, la porte est brutalement refermée. Le terme apparaît pour la première fois sous la plume de Wilhelm Marr, un journaliste politique anarchiste, dans un pamphlet antijuif intitulé *Der Sieg des Judenthums über das Germanenthum* (« La victoire de la judéité sur la germanité »).

Il rejette le terme de *judenhaß* « haine des juifs ». L'antisémitisme fige complètement le statut du juif, qui ne dépend plus de sa religion mais de sa naissance. Dès lors qu'on est né juif, on ne peut plus cesser de l'être.

Et ce mot va se développer dans une Europe du XIX^{ème} siècle qui voit le grand développement de l'idée de nation, avec le recul des monarchie et l'idée d'une forme de souveraineté populaire qui fait naître de grands États comme l'Allemagne ou l'Italie.

Et, naturellement, les Juifs perçus sous l'angle d'un peuple, ne peuvent s'intégrer à une nation particulière, d'autant qu'ils sont toujours en diaspora dans tous les pays européens.

L'antisémitisme va alors ouvrir la voie vers de nouvelles persécutions, en particulier des pogroms en Pologne et en Russie.

3.2. Après l'affaire Dreyfus

Survient alors l'affaire Dreyfus, qui commence en 1894 avec la condamnation d'Alfred Dreyfus, capitaine de l'Armée, qui cumule deux tares rédhibitoires aux yeux de la hiérarchie militaire : il est juif et s'exprime avec un fort accent allemand, puisqu'il est né à Mulhouse, alors que l'Alsace-Moselle est occupée par le II^{ème} Reich depuis 1871.

Nous ne reprendrons pas évidemment le déroulement de l'affaire, sinon pour montrer qu'elle constitua réellement l'acte, sinon fondateur, du moins déclencheur, du sionisme.

Rappelons en effet que, dans le monde juif, la France constituait une exception. « Heureux comme un Juif en France », adaptation de « heureux comme Dieu en France » y était devenu une maxime très répandue. Les raisons en étaient fort simples : pendant la Révolution, l'Assemblée Constituante accorde l'égalité politique à tous les Français, c'est-à-dire également aux Protestants et aux Juifs, une citoyenneté qui sera renouvelée ensuite par Napoléon I^{er}.

La vie des Juifs en France était donc fortement idéalisée et alimentait l'une des deux options qui se discutaient au sein des communautés : intégration ou émancipation. En effet, ce mouvement des nationalités qui animent les peuples d'Europe, les Juifs le partageaient également.

Avant l'affaire Dreyfus, la France montrait que la voie de l'intégration était possible, quand les Juifs des autres pays étaient plus sensible à l'établissement d'une nation juive indépendante. En substance, cela signifie le « retour » (dans la mesure où il y a eu un « départ ») vers la terre d'Israël, ce que les juifs appelleront l'aliyah, de l'hébreu אֲלִיָּהּ ["*aliyâh*] signifiant "ascension". On totalise six *aliyôt* durant l'époque moderne, jusqu'à la création de l'Etat d'Israël en 1948. Les candidats au départ s'appellent eux-mêmes des *olim*, même étymologie = ceux qui montent.

La première, la plus modeste, eut lieu entre 1881 et 1890 : suite aux pogroms en Russie, environ 10 000 qui l'empire des tsars pour gagner la Palestine.

Mais quand on a entendu, dans la France des droits de l'homme, les cris de « Mort aux Juifs », l'idée d'une intégration a pris du plomb dans l'aile.

Et quand Theodor Herzl, un journaliste et écrivain austro-hongrois, assiste au procès puis à la dégradation de Dreyfus, il décide d'opter pour la constitution d'un État juif, dont la localisation sera discutée et finalement fixée à la « Terre Promise ».

Il crée et organise dès 1897, le 1^{er} congrès sioniste à Bâle. Il est considéré comme l'« inventeur du sionisme en tant que véritable mouvement politique ». Dans la foulée, il crée le Fonds national juif en 1901, chargé de collecter de l'argent pour installer les nouveaux colons.

Ce mouvement va surtout trouver des adeptes parmi les Juifs d'Europe centrale, principalement d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne. Il se développe surtout parmi les milieux ashkenazes en voie de sécularisation, bien intégrés dans les appareils administratifs et sensibles aux idées nouvelles de liberté, de démocratie et de nationalités. En bref, parmi les milieux juifs progressistes, voire de gauche.

D'ailleurs, les Juifs pieux ne voyaient pas d'un très bon œil ce retour en « Terre Promise ». D'abord parce qu'ils étaient plutôt réfractaires aux idées nouvelles de démocratie et de souveraineté populaire. Ensuite parce qu'ils estimaient que ce n'était pas aux hommes de faire le travail de Dieu. Pour eux et lorsque les temps seraient venus, Dieu enverrait son Messie et restituerait Jérusalem à son peuple légitime.

L'affaire Dreyfus se conjugue avec de nouvelles persécutions en Russie, où *Les protocoles des Sages de Sion*, un livre rédigé à l'initiative de l'Okhrana, la police secrète du tsar excite le peuple contre les juifs. C'est en particulier le cas avec les deux progroms de Kichinev, pour déclencher le deuxième aliyah, entre 1903 et 1914 : 30 à 40 000 immigrants, principalement russes, viennent s'installer en Palestine. Cette aliyah est plus politique, puisqu'une majorité des émigrants sont sionistes, voire socialistes. David Ben Gourion, par exemple, a fait partie de cette deuxième Aliyah.

Le premier kibboutz, le kibboutz Degania, fut créé en 1909 par douze juifs. Il reflète bien l'idéal socialiste des premiers *olim* puisque la structure de ces coopératives est proche de celle des kolkhozes qui naîtront quelques années plus tard dans la jeune Union Soviétique.

Ce mouvement sera rapidement idéalisé par le slogan « une terre sans peuple pour un peuple sans terre ». Cependant, et là est toute l'ambiguïté de ce mouvement, la Palestine n'est pas, à cette époque, une terre sans peuple. En outre, cet idéal socialiste est permis grâce aux apports financiers de grands groupes capitalistes comme la banque Rothschild.

D'ailleurs, le kibboutz Degania a engagé sa privatisation en 2002, comme la majorité des kibboutz (210 sur 240) l'ont fait à ce jour.

Le mouvement d'immigration s'amplifiera pendant la 1^{ère} Guerre mondiale avec la déclaration Balfour, en 1917. Il s'agit d'une lettre adressée par Balfour, secrétaire d'État au Foreign Office à Rothschild, patron de la banque britannique et principal financeur de l'émigration juive.

À cette époque, la Palestine était encore partie intégrante de l'Empire Ottoman, qui était en guerre du côté de la Triple Alliance contre la Triple Entente. Balfour promet l'établissement d'un foyer national juif après la guerre. En 1917, le front oriental de la guerre se déplace et les Britanniques ont repris la Palestine et entendent bien la placer sous leur tutelle après la guerre.

Ce sera d'ailleurs fait après que le traité de Sèvres, en 1920 ait démantelé l'Empire Ottoman et que la SDN ait placé la Palestine sous mandat britannique.

Les choses d'ailleurs semblent s'annoncer sous les meilleurs auspices puisque dès la conférence de la Paix, qui s'ouvre à Paris en janvier 1919, on assiste à des négociations entre Arabes et Juifs qui débouchent sur les accords dits Fayçal-Weizmann, le premier étant le délégué arabe à la conférence, le second président du Comité Sioniste.

Cet accord prévoit déjà la partition de la Palestine en deux États différents. Il restera lettre morte.

Les 3 aliyah suivantes se déroulent durant le mandat britannique : l'émigration est d'abord ouvertement encouragée par Londres, qui souhaite utiliser les immigrés comme une courroie de transmission de type colonial.

Mais les relations entre Juifs et Palestiniens musulmans se dégradent. Elles étaient assez cordiales sous la domination ottomane, qui ne faisait guère plus de cas des Arabes que des Juifs.

Judéens et Cananéens, pour reprendre des dénominations antiques, faisaient en effet partie de cet ensemble connu sous l'appellation générique de "Sémites de l'Ouest", groupe auquel se rattachent également les Arabes ("Sémites du Sud"). Ce terme ethnique possède l'immense mérite de pouvoir unir tous les habitants de la Palestine contemporaine.

Certains des pères fondateurs de l'Israël contemporain avaient d'ailleurs franchi le pas, dans l'Entre-deux-guerres, en affirmant par exemple, sous la plume de David ben Gourion (futur Premier Ministre de 1949 à 1963) et de Yitzhak Ben Zvi (futur Président de 1952 à 1963), à propos des Palestiniens :

« Les lois des fellahs ou les coutumes de législation orale qui s'appellent la Sharyat Al-Kahli... remontent aux lois d'Abraham notre père »¹.

Dans l'aventure sioniste initiale, comme on peut le retrouver sous la plume de Ben Gourion, il y avait en effet cette idée, sans doute un peu naïve, qu'il serait possible de réaliser une assimilation progressive des populations autochtones au nom d'une fraternité ethnocentrique qui aurait remonté au temps des patriarches, ainsi que d'un socialisme unificateur...

Cet esprit de conciliation disparut dans l'esprit des promoteurs d'un État d'Israël après le massacre d'Hébron en 1929, puis la grande révolte arabe de 1936, qui sépara radicalement les deux communautés², ouvrant une nouvelle ère de chaos pour cette région avec la multiplication des heurts entre Palestiniens et organisations paramilitaires juives telles que l'Irgoun ou la Haganah, et plus tard, à partir de 1940, le groupe Stern.

Le Royaume-Uni, toujours chargé du mandat palestinien délivré par la SDN, tentera alors, mais en vain, d'interrompre l'immigration.

En effet, l'arrivée massive de nouveaux colons, soutenus par de puissantes sources financières, contribue à creuser le fossé entre une population locale majoritairement pauvre, vivant essentiellement d'une agriculture vivrière et les nouveaux arrivants, même socialistes, accaparant progressivement les meilleures terres.

Et ces terres achetées sont déclarées « propriété inaliénable du peuple juif » et ne peuvent être rétrocédées, ni même louées à des Arabes.

Les chiffres sont d'ailleurs éloquentes :

En 1914 en Palestine, il y avait à peine 80 000 juifs, soit moins de 10% de la population totale.

En 1939, on y trouve plus de 500 000 juifs, soit 28% de la population.

Elle sera de 630 000 en 1947, après la 6^{ème} aliyah.

La Seconde guerre mondiale, avec la Shoah, change la donne. L'extermination de 5 à 6 millions de Juifs provoque la stupeur, même dans des pays où sévissait l'antisémitisme.

En 1947, sous l'influence des USA et de l'URSS, l'ONU propose un plan de partage de la Palestine en 3 parties : un État juif, État palestinien et Jérusalem internationalisée comme ville sainte. Mais le découpage territorial est très morcelé, pratiquement ingérable. Les États arabes voisins refusent ce plan.

Entre 1947 et 48, pendant 6 mois, les États juif et palestinien sont sous mandat de l'ONU.

1. David BEN GOURION et Yitzhak BEN ZVI, « Eretz Israël » dans *le passé et dans le présent* (1918, en yiddish), Jérusalem, 1980 (en hébreu) ; Yitzhak BEN ZVI, *Notre population dans le pays* (en hébreu), Varsovie, Comité exécutif de l'Union de la jeunesse et Fonds national juif, 1929, p. 205.

2. Shlomo SAND, *Comment le peuple juif fut inventé*, Fayard, Paris, 2008, p. 263.

Le 14 mai 1948 : Proclamation de l'indépendance d'Israël, contre l'avis de l'ONU. Cela provoque l'exode massif des Palestiniens (750 000) et la colère des États arabes voisins.

Éclate alors la première guerre israélo-arabe... qui sera suivie de beaucoup d'autres, qu'il faudrait des heures et des heures pour en faire le détail.

Nous pouvons juste poser un certain nombre de questions qui, naturellement, resteront sans réponse. Mais nous n'en retiendrons que deux.

À un esprit dépourvu de toute tentation partisane, la première serait celle-ci : pourquoi Dieu, quel qu'il soit, se sentirait davantage chez lui sur cette terre brûlée par le soleil et par les guerres que sur l'inlandsis du Groenland, dans la vallée du Gange ou sur les altiplanos andains ?

La seconde est de nature plus politique : qui peut aujourd'hui légitimement « posséder » la « Terre Sainte » ? Israéliens ou Palestiniens ?

Les Juifs partis en diaspora il y a des siècles et désireux de retrouver une terre sûre pour échapper à l'antisémitisme

Les Arabes, pour la plupart musulmans, qui habitent la « Terre Sainte » depuis des générations ?

Je me garderai bien de répondre à ces questions

Terminons avec un « verset » de *L'Internationale*, qui n'a peut-être pas encore reçu toutes les rides qui l'enverront définitivement dans la fosse : « la terre n'appartient qu'aux hommes... ». Nous n'en formulerons pas la suite pour éviter de désigner Dieu comme un « oisif », mais il serait peut-être souhaitable que cette idée s'ancre dans la tête des extrémistes religieux de tous poils. Les paradis célestes sont suffisamment vastes pour y abriter tous les panthéons, laissons la Terre à l'homme, même s'il s'y conduit trop souvent comme un soudard.

Et pour cette conduite, il ne mérite certes pas un non-lieu...